

Conscience y consentit volontiers, et il fut convenu qu'après avoir fait la double déclaration à la mairie et à l'église, on irait stationner à la porte de la poste aux chevaux, où la voiture impériale devait naturellement faire une halte pour relayer.

A midi, les deux jeunes gens étaient libres, et venaient prendre, au milieu de la foule, leur place à la porte du maître de poste.

Le bruit de ce passage s'était répandu jusque dans les villages environnants, et l'on accourait de tous les côtés pour voir l'homme de la destinée.

Vers une heure, Bastien apparut tout essoufflé ; il avait appris la grande nouvelle, vingt minutes auparavant ; il avait mis cinq minutes à revêtir son uniforme de hussard, à boucler à sa ceinture son sabre et sa sabretache, et un quart d'heure à faire sa lieue.

— Ah ! nom d'un nom ! s'écria-t-il, j'arrive à temps.

Et, regardant autour de lui :

— Ah ! c'est toi, Conscience, ah ! c'est vous, Mariette... Bon ! j'espérais bien vous trouver ici.

— Tu nous cherchais donc ? demanda Conscience.

Un peu.

— Et pour quoi faire ?

— Tu sauras cela, j'ai mes idées.

— Et sont-elles bonnes, tes idées, au moins ? demanda Conscience.

— Je crois bien... Ah ! si elles pouvaient réussir, mes idées, c'est cela qui serait le plaisir, comme on disait au régiment !... Mais chut !

— Quoi ?

— On entend le roulement... non, je me trompe, ce n'est point encore le petit caporal.

— Mais, dit un bourgeois, il ne peut être ici de sitôt.

— Pourquoi donc cela ? demanda Bastien.

— Mais, dit le bourgeois, parce que le journal annonce qu'il ne partira de Paris qu'à neuf heures.

— Eh bien, à quatre lieues et demie par heure, dix-huit lieues, c'est juste quatre heures et demie ; il est parti à neuf heures, voilà une heure qui vient de sonner, il ne doit pas être bien loin... N'est-ce pas, postillon ?

Bastien adressait la question à l'un des vingt ou trente postillons qui, tout enrubanés de favoris tricolores, attendaient le passage de Napoléon.

— Oh ! bien sûr, répondit le postillon, que,

s'il est parti de Paris à neuf heures, il ne doit pas être loin de Valenciennes maintenant.

— Chut ! dit Bastien.

Toutes les conversations cessèrent à l'instant même. Chacun resta l'œil fixe et l'oreille tendue, et l'on entendit, bien distinctement cette fois, le roulement de plusieurs voitures.

Puis, dans le lointain, les cris de « Vive l'Empereur ! »

A l'instant même, comme secouée par une commotion électrique, la foule tressaillit, et le cri de « Vive l'Empereur ! » s'élança de toutes les bouches, de toutes les poitrines, et nous dirons même de tous les cœurs.

Napoléon, au point où l'on en était arrivé, c'était la nationalité, la patrie, la liberté ; car les Bourbons, dans leur court passage sur le trône, avaient prouvé qu'ils étaient le contraire de tout cela.

Au milieu des cris d'enthousiasme, on entendit le roulement des voitures, qui s'approchaient comme un tonnerre.

Tout à coup les cris redoublèrent, mêlés à ceux de « Gare ! gare ! gare ! »

La foule s'ouvrit.— Trois voitures trainées par des chevaux blancs d'écume, conduites par des postillons blancs de poussière, et faisant claquer leurs fouets à assourdir, apparurent au commencement de la rue de Soissons, et vinrent s'arrêter devant la poste.

La première était conduite par six chevaux tout frissonnants.

Trois hommes l'occupaient.

Deux étaient assis au fond, un sur le devant.

Les deux hommes qui étaient assis au fond étaient : celui de droite, l'empereur Napoléon ; celui de gauche, le roi Jérôme.

Celui qui était assis sur le devant était le général Letort.

Les cris de « Vive l'Empereur ! » éclatèrent avec frénésie.

Napoléon souleva un instant sa tête, courbée par la pensée, regarda autour de lui, et demanda :

— Où sommes-nous ?

— A Villers-Coterêts, mon empereur, répondit une voix ferme.

Napoléon fixa son regard sur son obligé interlocuteur, qui n'était autre que Bastien.

A deux pas de la voiture, juste en face de la portière, le hussard se tenait debout, roide et immobile, une main à son colback, le petit doigt de l'autre à la couture de sa culotte.

L'empereur vit une croix brillant sur un uni-

forme, deux coups de sabre se croisant sur un visage, une main mutilée saluant.

— Oh ! oh ! dit-il, un de mes vieux braves.

— Un peu, sire, et qui date de Marengo même.

— Et le coup de sabre, d'où date-t-il ?

— D'Austerlitz.

— Et la croix, d'où date-t-elle ?

— De Wagram.

— Approche ici.

— Me voilà, mon empereur.

— Puis-je faire quelque chose pour toi ?

— Merci, mon empereur, je n'ai besoin de rien, que de votre estime ; mais, si vous vouliez faire quelque chose pour un camarade, vous me feriez plaisir.

— Et où est ce camarade ?

— A deux pas d'ici... Approche donc, Conscience ; tu vois que Sa Majesté l'empereur et toi te dit d'approcher.

Sa Majesté l'empereur et le roi n'avait rien dit de cela ; aussi Conscience demeura-t-il à sa place.

— Mais approche donc, répéta Bastien ; tu vois bien que tu fais attendre Sa Majesté l'empereur et toi.

— Approche, mon ami, dit l'empereur.

Conscience s'approcha. Mariette, enlacée à lui comme un lierre à un ormeau, s'approcha aussi, frissonnante à son bras, haletante et pâlisante.

— Eh bien, dit l'empereur, qu'y a-t-il ? et que demandes-tu pour ton camarade ?

— Sire, voilà Conscience que je vous présente, un farceur qui allait au feu comme son chien Bernard, que vous voyez là derrière lui, va à l'eau ; il y allait si bien qu'un jour, son caisson... ah ! il faut vous dire, mon empereur, que lui aussi servait dans les hussards, mais dans les hussards à quatre roues ; si bien qu'un jour son caisson— c'était à la bataille de Laon ; vous devez vous la rappeler, vous qui y étiez, mon empereur, et moi aussi— si bien, comme je le disais, que son caisson sauta et lui brûla les yeux. Heureusement que ce n'était rien, et qu'il n'en a été aveugle que six mois ; ce qui fait qu'aujourd'hui, il a le bonheur de vous revoir... Mais ce n'est pas tout cela.

— Qu'est-ce donc, voyons ? dit l'empereur avec cette brusquerie mêlée de bonté qu'il savait si bien prendre dans l'occasion, et qui le rendait l'idole de ses soldats ; dépêche-toi, je suis pressé !

— C'est que... les Cosaques... ils ont si bien piétiné la terre de son grand-père, le père Cadet,

que l'année dernière, la gueuse de terre n'a pas produit un épi, et que, comme son grand-père, le père Cadet, n'a pas pu payer huit cents francs au cousin Maniquet, un vieil usurier qui avait hypothéqué sur sa terre, eh bien ! la pauvre terre... les gens à lunettes ont si bien arrangé cela, qu'elle va être vendue dans trois jours, et que la famille est ruinée de fond en comble ! de sorte que Conscience et Mariette, que voilà— une jolie fille, n'est-ce pas, mon empereur ?— eh bien ils sont obligés, pour vivre et pour faire vivre leurs vieux parents, d'entrer comme mercenaires chez le voisin Mathieu, un brave homme, j'en conviens ! mais n'importe, comme dit le père Cadet, c'est dur, quand on a toujours labouré sa terre, d'être forcé de labourer la terre des autres.

— Et tu dis qu'il faudrait à ce garçon ?...

— Oh ! dame, il lui faudrait une somme... douze ou quinze cents francs, au moins.

— Jérôme, dit l'empereur en souriant, où est la bourse ?

— Sire, répondit l'ex-roi de Westphalie, dans le coffre sur lequel nous sommes assis ; mais je dois avoir là, dans mon nécessaire de voyage, quelques centaines de louis.

— Donne-les moi.

Jérôme ouvrit son nécessaire, poussa un ressort, et versa dans les mains jointes de l'empereur tout ce que le nécessaire contenait d'or.

— Approchez et tendez votre tablier, ma belle enfant, dit Napoléon.

Mariette obéit, muette, mais la poitrine oppressée et des larmes pleins les yeux.

L'empereur ouvrit ses deux mains, et laissa tomber la pluie d'or dans le tablier.

Puis, se retournant vers Conscience, et fixant sur lui son regard, pénétrant comme celui de l'aigle :

— Ne t'avais-je pas dit de me demander quelque chose, la troisième fois que nous nous rencontrerions ? lui dit-il

— Oui, sire, répondit Conscience tout ému ; Votre Majesté m'avait dit de lui demander la croix.

— Eh bien, pourquoi ne me la demandes-tu pas ? C'est bien heureux que j'aie plus de mémoire que toi !

Et, détachant la croix de chevalier qu'il portait toujours à son habit retenue par une simple épingle, afin de pouvoir la donner à l'occasion, il la présenta à Conscience.

Conscience prit tout à la fois avec un cri de

bonheur la croix et la main, et baisa la main, puis la croix.

— Allons, allons, dit l'empereur, c'est bien ! Tu t'appelles Conscience, n'est-ce pas ?

— Oui, sire.

— Letort, inscrivez ce nom-là sur votre agenda. Et toi, mon brave, dit-il à Bastien, je te remercie : après m'avoir servi comme tu l'as fait pendant la guerre, tu ne pouvais pas mieux me servir dans la paix... Partons, Jérôme, et pressez les postillons, voilà un quart d'heure perdu !

— Oh ! sire, dit le roi de Westphalie, un quart d'heure perdu, quand Votre Majesté vient de faire trois heureux !

— Tu as raison... Adieu, mes amis. Priez pour moi et pour la France !

Et il laissa retomber sa tête soucieuse sur sa poitrine.

Les cris de « Vive l'empereur ! » s'élançèrent de toutes les bouches. La voiture, emportée par le galop des six chevaux impatients, roula bruyamment sur le pavé, dont elle fit jaillir une gerbe d'étincelles ; et chevaux, postillons, voitures, s'évanouirent comme une vision pleine de lumière et de bruit, qui n'a fait qu'apparaître un instant, mais qui doit laisser dans l'esprit de ceux qui l'ont vue un éternel souvenir !...

Hélas ! tout cela roulait vers Waterloo, c'est-à-dire vers un abîme !

XXV.

CONCLUSION.

Conscience était resté immobile avec sa croix à la main, et Mariette avec son or dans son tablier.

Bastien trépidait de joie, s'arrachait les cheveux de bonheur.

— Oh ! nom d'un nom ! s'écriait le hussard. Vive l'empereur ! mille noms d'un nom !... c'est le plaisir, comme on disait au régiment !

Le reste de la population regardait cette scène.

Les uns pleuraient, les autres riaient.

Conscience sentit qu'on lui frappait sur l'épaule. Il secoua la tête comme pour sortir d'un rêve, et se retourna.

C'était ce même huissier Demay, qui n'avait pas voulu poursuivre le père Cadet, et qui lui avait donné gratis de si bons conseils.

— Allons, allons, dit-il, il ne s'agit point ici de perdre son temps. Puisque le bon Dieu a fait un miracle en votre faveur, utilisons vite le mi-

racle. Nous n'avons plus que trois jours avant celui de la vente. Il s'agit de faire des offres réelles au cousin Maniquet. Donnez-moi douze cents francs — je me charge de tout, frais et capital — et courez vite porter la bonne nouvelle et le reste de la somme au père Cadet.

— Oh ! oui, s'écria Conscience ; mais Bastien... Bastien d'abord... Où es-tu, Bastien ? où es-tu ?

Et il étendit les bras comme un homme ivre, et près de tomber.

— Me voilà ! s'écria le hussard en se jetant sur la poitrine de son ami.

Tous deux se tinrent embrassés pendant cinq minutes, sans pouvoir se séparer, et sanglotant de joie.

Puis, vint le tour de Mariette.

— Et moi, M. Bastien, dit la jeune fille, est-ce que vous ne m'embrasserez pas aussi ?

— Moi !... moi ne pas vous embrasser quand vous me l'offrez?... Mille noms d'un nom ! plutôt deux fois qu'une, mademoiselle Mariette.

Et il appliqua sur les joues humides de larmes de la jeune fille deux gros et bruyants baisers.

Cette première expansion du cœur accomplie par la reconnaissance, il était temps de songer à la proposition de M^e Demay.

On entra chez le maître de poste. On compta soixante napoléons au brave huissier, qui, comme il l'avait dit, se chargea de toutes les démarches, et l'on s'assura qu'il restait encore deux cent cinquante beaux et bons napoléons, c'est-à-dire cinq mille francs !

C'était une fortune.

— Allons, allons, dit Bastien, emboîtons le pas, et regagnons Haramont au petit galop. Il y a là-bas des gens qui pleurent de chagrin, tandis qu'ici nous pleurons de joie.

— Ce cher Bastien, dit Conscience, il pense à tout !

— Oh ! oui, dit Mariette, et il est si bon... si bon... que je lui demanderai quelque chose...

— A moi ? s'écria Bastien, à moi ?... Oh ! mademoiselle Mariette, vous êtes bien sûre que c'est arrangé d'avance. Mille noms d'un nom ! ce sera le plaisir, comme on disait au régiment !

— C'est bien. Je retiens votre parole, Bastien. Et maintenant, Conscience, à Haramont... à Haramont !

Et les deux enfants se mirent à courir joyeusement vers le parc, tandis que Bastien les suivait en criant :

— Et moi donc ! et moi donc !... Mille noms d'un nom ! vous m'oubliez...

Bastien était venu en un quart d'heure d'Haramont. Le retard qu'apporta Mariette fit que Bastien et les deux jeunes gens mirent vingt minutes au retour.

En arrivant en vue de la chaumière, Mariette s'arrêta. L'émotion l'étouffait.

Elle fouilla dans ses poches, et voulut donner l'or à Conscience.

Mais Conscience, posant sa main sur la sienne :

— Tu es l'ange de la maison, dit-il ; à toi de remplir ta mission.

— Merci, dit Mariette.

Ils regardèrent alors autour d'eux : Bastien avait disparu. Le rude garçon, qui, sous une enveloppe grossière, cachait la délicatesse du cœur, avait compris qu'assister à la rentrée de Conscience et de Mariette dans la chaumière, c'était venir prélever sa part de remerciements.

Les deux jeunes gens se regardèrent en souriant, et tous deux, en même temps, murmurèrent :

— Bon Bastien !

Puis, ils reprirent leur course vers la chaumière.

Bernard, moins délicat que Bastien, les y avait déjà devancés, et par la joyeuseté de ses bonds et l'agitation de sa queue, semblait se proclamer comme un messenger de bonne nouvelle.

Cette allégresse de Bernard, dont l'intelligence était si connue, inspira un certain étonnement dans la maison ; Madeleine ferma le livre de prières où elle lisait ; le père Cadet, qui faisait semblant de dormir pour n'avoir pas besoin de parler, rouvrit les yeux et regarda avec surprise le groupe joyeux qui succédait à Bernard sur le seuil de la porte.

Conscience alla se jeter au cou de Madeleine.

Mariette s'avança vers le vieillard.

— Tendez les deux mains, grand-père, dit-elle.

— Pour quoi faire ? dit le vieillard en secouant la tête, incrédule et morose.

— Tendez-les toujours.

Le père Cadet obéit comme eût fait un enfant boudeur.

Mariette fouilla à sa poche, et versa une poignée d'or dans les deux mains du vieillard, qui les rapprocha instinctivement et avec un cri.

Puis elle en versa une seconde.

Puis une troisième.

Et, cela, au grand ébahissement de Madeleine, qui s'était levée et qui regardait, et de dame Marie, qui, voyant revenir les deux enfants, avait traversé la route, et qui, au son de cet or, était demeurée stupéfaite devant la porte.

— Mais qui t'a donné tout cet or, Mariette ? s'écria le vieillard. Mon Dieu, mon Dieu ! est-ce que je rêve ?

— Non, grand-père, c'est la réalité ; regardez-le, faites-le sonner ; c'est de bon or, de l'or véritable.

— Mais je te demande qui te l'a donné ?

— Demandez à Conscience, grand-père, répondit Mariette, qui voulait laisser au jeune homme quelque chose à dire.

— L'empereur, grand-père, l'empereur lui-même !

— L'empereur ! s'écrièrent à la fois le père Cadet, Madeleine et dame Marie.

— Et aussi cette croix, dit Conscience, cette croix qu'il a détachée de sa poitrine, et que j'ai désormais le droit de mettre sur la mienne.

— Oh ! là, là ! dit le père Cadet, voilà encore la tête qui me tourne.

— Grand-père !

— Oh ! il n'y a pas de danger, cette fois-ci, c'est de joie... Mais nous allons donc avoir de quoi payer le cousin Maniquet ?

— Le cousin Maniquet est payé, grand-père.

— Mais la terre ?

— La terre ne sera pas vendue.

— Mais cet or ?

— Cet or, c'est à vous, grand-père pour en acheter d'autres, et pour vous assurer une vieillesse tranquille.

Le vieillard serra l'or contre sa poitrine, et fit trois pas pour l'aller enfermer dans sa cachette ; mais il s'arrêta.

— Non, dit-il en secouant la tête, non, mes enfants, cet or est votre dot, comme la terre est votre héritage ; reprenez cet or, et ayez bien soin de la terre. On dit que c'est l'homme qui fait la terre, et moi, tout au contraire, je dis : « C'est la terre qui fait l'homme. » Seulement, ajouta le père Cadet, vous me laisserez tous les jours lui faire une visite, à cette terre bien-aimée, et, quand je ne pourrai plus y aller moi-même, eh bien, mes enfants, vous m'y porterez.

— Oh ! oui, oui, grand-père, s'écrièrent à la fois Conscience et Mariette.

Puis tombant à genoux :

— Et maintenant, dirent-ils, bénissez vos enfants, grand-père ; car, de ce jour, ils sont unis pour l'éternité, et fiancés dans la douleur, ils se marieront dans la joie.

Le père Cadet leva ses deux mains, la gauche comme la droite ; puis il abaissa la droite sur la tête de Conscience et la gauche sur celle de Mariette.

— Oh ! nom d'un nom ! s'écria Bastien paraissant à son tour sur le seuil de la porte, comme vous bénissez bien, père Cadet... ça en fait venir l'eau à la bouche !

— Bonjour, M. Bastien et la compagnie, dit le père Cadet en saluant le hussard d'un signe de tête ; ah ! vous voyez de pauvres gens bien heureux !

— Sans compter que c'est à Bastien que nous devons notre bonheur, grand-père.

— Comment cela ? demanda le vieillard.

Alors, tandis que Conscience racontait au père Cadet et aux deux femmes ce qui s'était passé, Mariette alla prendre le bras de Bastien.

Et quand Conscience eut terminé son récit, fixant sur Bastien un regard plein de supplications :

— M. Bastien, lui dit tout bas Mariette, vous vous rappelez que j'ai une prière à vous adresser ?

— Dites, mademoiselle Mariette, oh ! dites, fit Bastien en essuyant ses yeux, tout mouillés de larmes.

— M. Bastien, reprit Mariette en redoublant la douceur de sa voix et la séduction de son regard ; M. Bastien, est-ce que vous n'épouserez pas un jour la pauvre Catherine ?

Bastien ne s'attendait évidemment pas à la demande : il écarquilla les yeux, mordit sa moustache, réfléchit, et parut prendre sa résolution.

— Eh bien, soit, dit-il, j'y consens, puisque ça peut vous faire plaisir, mademoiselle Mariette...

— Oh ! fit la jeune fille joyeuse.

— Mais à une condition...

— Laquelle ?

— C'est que c'est vous, mademoiselle Mariette, qui lui attacherez sur le front la couronne d'orange.

— Je ne demande pas mieux, Bastien, s'écria la jeune fille ; seulement je ne comprends pas...

— Ah ! vous ne comprenez pas ? Eh bien ! je vais vous faire comprendre... ou plutôt, non,

c'est inutile que vous compreniez... Mais, quand ce sera vous qui lui aurez attaché la couronne, s'il y a dans tout le village un seul gaillard qui se permette le plus petit mot sur le passé, mille noms d'un nom ! s'écria le hussard en frappant sur son sabre, ce sera le plaisir, comme on disait au rrrégiment !

Le même soir, le père Cadet alla tout seul, sans l'aide de personne, faire une visite à sa terre, et en rapporta un épi qui contenait soixante et dix grains de blé.

Il en avait trouvé un autre plus beau encore ; mais, comme, en revenant, il avait rencontré le cousin Maniquet, il lui avait annoncé la nouvelle qu'à l'heure qu'il était, l'argent devait être versé chez M^e Niguët, et il lui avait donné ce second épi comme un échantillon de ce que serait la prochaine récolte.

Un mois après, jour pour jour, deux couples se présentaient à l'autel de l'église d'Haramont pour y recevoir la bénédiction nuptiale : c'étaient Conscience et Mariette, Bastien et Catherine.

Madeleine avait demandé et obtenu que la messe fût dite à la chapelle où se trouvait ce beau tableau de *Jésus appelant à lui les petits enfants*.

Le village tout entier assistait à la pieuse cérémonie, et reconduisit les quatre nouveaux mariés à la chaumière du père Cadet, où devait avoir lieu le repas de noces, auquel participèrent, par une herbe plus fraîche, Tardif et la vache noire ; par un picotin d'avoine, Pierrot, et par tous les reliefs du dîner, Bernard.

En rentrant de l'église et en repassant le seuil de sa chaumière, Conscience, souriant, posa sa main sur l'épaule du père Cadet, et, avec sa voix douce et son regard inspiré :

— Vous voyez bien, grand-père, lui dit-il, que, dans ce petit coin du ciel où vous ne voyiez rien, il y avait quelque chose.

— Tu as raison, mon enfant, répondit le père Cadet, il y avait Dieu !

ALEXANDRE DUMAS.

FIN.

MAITRE ADAM

LE

CALABRAIS

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

NEW-YORK,

BUREAU DU COURRIER DES ETATS-UNIS,

1853.

Vol. U. — No. II.